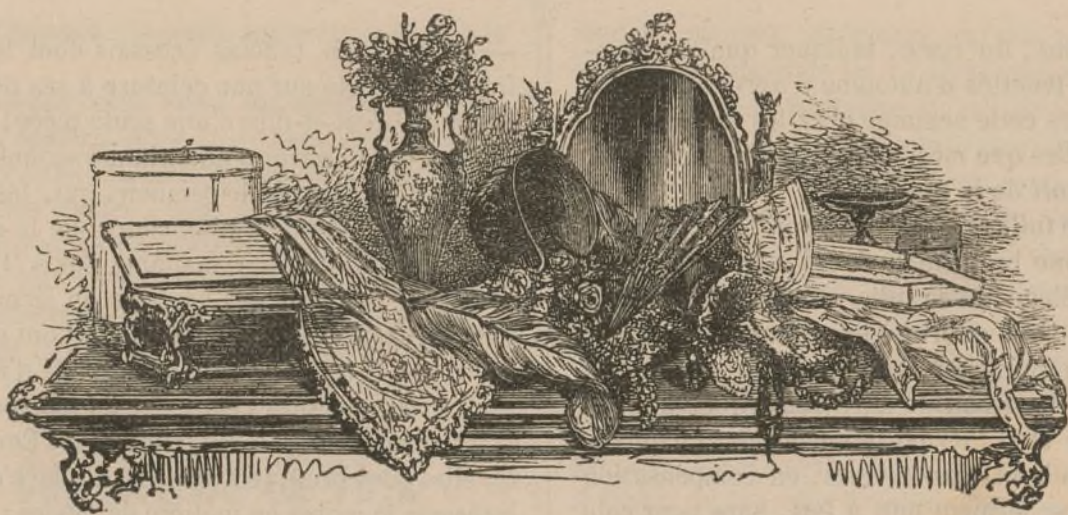




LES MODES PARISIENNES

Chapeau de M^{lle} Romain rue de la Chaussée d'Antin, 18. — Plumes de Willery, élève de Batton, rue de Mézières, 12. — Robe de M^{lle} Eglantine, rue Olivier, 4. — Passementeries de Foré-Delisle place de la Bourse, 31. — Costumes d'enfants de Crox fils, rue Richelieu, 47.

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
MAISON DES DEUX PAGES. — LE CHARME DE LA
VOIX (1^{re} partie), par E. BRIFFAULT. — CAUSERIES.
— CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



L'AUTOMNE s'est fait pressentir dans les toilettes qui se sont exécutées cette semaine; car, bien qu'on porte encore les parures fraîches et légères de l'été, il ne s'en fait plus dans les ateliers de modes : — là, tout appartient à l'avenir, rien au passé et peu au présent.

Dans les magasins de nos premières modistes, les chapeaux de paille de riz ont fait place aux capotes de crêpe bouillonnées de tulle ou couvertes de dentelle, ornées de fleurs et même de plumes.

A vrai dire, la dentelle sur les chapeaux est une actualité; c'est un charmant intermédiaire entre les modes d'automne et les modes d'hiver.

On pose sur quelques capotes de tulle ou de crêpe de petits plumets en marabouts dont la plume, nouée de même que pour les saules, se termine en plumet carré au lieu de se terminer en pointe comme auxdits saules.

Dans les ateliers de coutures, les robes de soie se font toutes avec des garnitures de dentelles, de passementeries et de velours. Les corsages sont toujours très-montants. Aux robes simples, mais cependant en soie, quelques corsages s'ouvrent du bas en gilet; ainsi sera une robe de taffetas d'Italie ou de pékin rayé en redingote brodée devant d'une petite passementerie ou d'un petit velours, telle que notre dessin de ce jour en donne le modèle. On a beaucoup garni des robes de taffetas gros-bleu et gris-perdrix avec de la dentelle noire en plusieurs volants ou en tablier. Les corsages plats sont encore en majorité, surtout pour les robes qui doivent recevoir des ornements; alors les manches suivent la même fortune, c'est-à-dire qu'on leur fait des garnitures en rapport avec les fantaisies d'ornementation qui ont présidé à celles des jupes et des corsages. Les redingotes qui se font à corsage froncé ou plissé ne peuvent recevoir que peu de garniture : une rangée de boutons, un plissé de ruban; et leurs manches, presque justes du haut et un peu plus larges du bas, sont ordinairement froncées sur un poignet.

Les robes brodées devant au passé ou au crochet sont et seront fort à la mode : ainsi une femme peut avoir maintenant une robe brodée en tablier gris-perdrix ou vert à losanges, dessins ou rayures noir-satiné, elle sera sûre d'être à la mode de... l'année prochaine. Il en est de même pour les broderies légères en petite passementerie.

Nous pouvons, du reste, indiquer quelques ensembles de toilettes d'automne d'après les observations faites cette semaine chez les sommités de la mode, telles que mesdames Bidault, Beaudrant, et *tutti quanti* de la fashion.

Capote de tulle rose couverte par de l'angleterre et ornée d'une branche de fleurs roses en grappes et sans feuillage, avec tulle rose bouillonné pour dessous de passe et brides de ruban attachées de manière à rapprocher la capote très-près de la figure : car il est bon de faire remarquer que, si l'on a porté et si l'on porte encore des chapeaux presque ronds et très-ouverts, en compensation les capotes se ferment tout à fait, sans pour cela être moins ouvertes que par le passé; bien au contraire, ce mouvement les fait paraître plus enlevées. — Redingote de taffetas gris-perdrix brodée devant, soit au passé et au crochet, soit en passementerie, ou robe garnie d'un tablier de dentelle noire; châle ou écharpe en dentelle noire; bottines de même couleur que la robe.

— Capote de crêpe bouillonnée de tulle ornée d'un plumet en plumes-marabouts; robe de taffetas d'Italie vert-de-mer ornée de trois volants en dentelle noire, ayant à la tête une broderie en passementerie noire, moitié sur la robe, moitié sur la dentelle; châle de dentelle noire; souliers de taffetas noir.

— Capote de crêpe ornée d'une touffe de quatre têtes de plumes; robe de taffetas d'Italie gris-argent garnie de cinq volants gradués en taffetas découpé; châle de crêpe de chine fond gros-bleu couvert de riches broderies en couleurs; bottines pareilles à la robe.

Toilette de négligé. — Capote de crêpe garnie de nœuds de rubans dans un chiffonné de tulle; dessous de passe en tulle et ruban. — Redingote de pékin rayé garnie d'un zigzag en velours et fermée par une rangée de boutons en passementerie; mantelet de taffetas de couleur foncée devant aller sur toutes couleurs de robe et garni de deux hauts rangs de dentelle noire.

Négligé du matin. — Bonnet de mousseline brodée garni de rubans; robe de chambre en soie brochée Pompadour doublée de satin cerise : à manches larges ouvertes du bas, fendues dessus et lacées jusqu'au coude par une passementerie cerise qui se termine par deux glands; jupon de dessous brodé en tablier et garni de revers, aussi brodés de cette broderie à jour nommée *broderie anglaise*, bien qu'elle soit sortie des magasins de madame Payan (1).

Autre toilette du matin. — Bonnet de dentelle dont le fond est entouré d'une guirlande de rubans à la vieille nouée au milieu du devant par un nœud à deux bouts tombant du sommet de la tête, et de plus garni de deux rangs de petite dentelle.

(1) Rue Vivienne, 43.

— Peignoir en taffetas écossais dont le dos est froncé et ajusté sur une ceinture à ses devants en peignoir, c'est-à-dire d'une seule pièce; jupon en taffetas pareil garni d'un volant festonné au bord duquel vient tomber le peignoir, qui, festonné de même, est beaucoup plus court que le jupon. Ce négligé a été fait par madame Colas (1) : il doit continuer la vogue des négligés en jaconas qu'avait faits cette habile lingère, et qui ont eu tant de succès qu'il a fallu les faire en étoffe d'automne, mais avec quelques changements indispensables.

Nous ne dirons rien des toilettes des Eaux, parce qu'elles sont presque du passé, et que c'est ce qui intéresse le moins en matière de modes : déjà l'on revient des bains de mer; il n'y reste que les vrais baigneurs. A Baden, Vichy, Spa, l'on s'occupe plus d'organiser des parties de chasse que de parures de bal : ce sera donc le costume des chasseurs gentlemen-riders, sportsmen et sports-women, qui fera le sujet de notre prochain article de modes.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Capote de dentelle ornée d'une marguerite double. Robe de taffetas d'Italie garnie de dentelle et de passementerie noire faisant tête à la dentelle. — Manches demi-larges, froncées au coude et garnies de trois volants de dentelle ayant au pied la même passementerie. Cachemire noir carré.

Capote de crêpe ornée d'une branche de volubilis. Redingote de pékin rayé garnie de petits velours et de boutons en passementerie. Le corsage ouvert du bas en gilet; les manches demi-larges et à revers.

PATRONS.

Patron de corsage à la grecque, plissé.

Pièce pour monter une camisole.

Pièce pour monter une chemise.

MAISON DES DEUX PAGES.

Les soieries d'automne qu'a déjà reçues la maison des Deux Pages (2) sont extrêmement variées; ce sont, pour les demi-toilettes, des pékins rayés et quadrillés, à des prix incroyables de modicité, ce qui en fait une véritable bonne-fortune pour les petites redingotes de tous les instants. On remarque aussi dans ce magasin les taffetas d'Italie des couleurs en vogue, les gris-argent, gris-tourterelle, gris-de-fer, gris-perdrix, gros-bleu, vert; et déjà quelques étoffes d'hiver brochées et satinées, des damas et des brochés Pompadour, lesquels s'emploient pour robes de soirée et pour

(1) Rue Vivienne, 47.

(2) Rue Vivienne, 44.

robes de chambre : la façon seule en fait toute la différence.

Nous devons citer aussi ses mantelets et ses pardessus confectionnés avec beaucoup de goût et toujours dans les modèles les plus nouveaux ; car pour les étoffes, nous n'en disons rien : on comprend que cette maison, recevant la haute nouveauté en soierie, est à la source pour faire faire les mantelets, pardessus et manteaux dans les nuances et les étoffes les plus nouvelles.

LE CHARME DE LA VOIX.

I.

LE COUVENT.

Sous l'allée des chênes séculaires qui ombragent la première partie du chemin de Bade à Lichtenthal, deux jeunes gens se promenaient plutôt qu'ils ne marchaient, malgré l'impatience visible que cette lenteur causait à l'un deux.

Leur mise et leur maintien étaient élégants, mais d'une simplicité pleine de bonne grâce ; cependant il y avait dans l'aspect de celui qui paraissait le moins âgé quelque chose de plus délicat, de plus harmonieux et de plus convenable que dans la physionomie et les manières de l'autre. Ils différaient plus essentiellement encore par des signes remarquables. Le plus jeune avait une organisation frêle et affaiblie ; la langueur de toute sa personne semblait plier sous une souffrance morale ; sa conformation était d'une finesse exquise, son visage était pâle, amaigri, et portait les marques d'une vieillesse précoce ; ses yeux, d'un bleu clair, avaient un éclat étrange ; ses cheveux blonds tombaient longs et penchés autour de sa figure, dont ils augmentaient l'expression dolente et mélancolique.

C'était le jeune comte Max de Rosenberg, héritier d'un noble nom.

Son compagnon de route portait ses quarante années plus légèrement que le gentilhomme ne portait ses vingt-cinq ans.

C'était un de ces joyeux viveurs parisiens qui passent leur vie à dîner en ville, qui sont de toutes les parties, et qui n'ont jamais payé une carte de restaurateur ; qui acceptent toujours et ne rendent jamais ; jouissant de tout sans rien posséder, et vivant dans une opulence dont personne n'a le secret. L'hiver, il allait à tous les bals, et l'été il suivait le beau monde dans les lieux que les hautes et riches pérégrinations avaient choisis. Sa réputation était convenable ; il jouait médiocrement, n'empruntait rien et n'avait point de créanciers, en dépit de la mode qui en a fait une des nécessités de la vie dissipée. Il était de belle humeur,

joyeux, content, et connu un peu par tout le monde. On disait de lui : « C'est un bon enfant. »

Il se nommait Pommereuil ; il était reluisant de chaînes et de bijoux ; sa tenue avait une affectation printanière : son habit vert, son pantalon de nankin, sa chemise rayée de rose, ses bas, ses souliers, son gilet, sa cravate et son chapeau, tous de couleur variée, formaient le plus étrange bariolage qu'on pût imaginer. Il avait un embonpoint peut-être un peu plus protubérant qu'il ne convenait à la jeunesse de ses allures : mais son air était bon, franc et joyeux ; une santé florissante et soutenue rayonnait sur toute sa personne, à l'éclat de laquelle il avait d'ailleurs ajouté un bouquet composé de fleurs des nuances les plus diverses. Entre cette parure diaprée et la sombre uniformité des vêtements noirs du comte, il existait un contraste frappant.

M. Pommereuil marchait vite ; mais, comme il s'arrêtait pour saluer toutes les personnes qui passaient, ces civilités apportaient des retards continuels.

« Monsieur, lui dit sèchement le comte, si je suis condamné à vous suivre et à vous attendre, nous n'arriverons jamais, et j'aurai, grâce à vos lenteurs, comme dimanche dernier, le chagrin de manquer la messe après beaucoup de fatigues.

— Si vous alliez à l'église par dévotion, monsieur le comte, je me ferais un scrupule de vous exposer à commettre une faute ; mais vous m'avez avoué vous-même les motifs qui vous amènent, chaque dimanche, au couvent de Lichtenthal, et j'en suis fort peu édifié.

— Comme vous voudrez, reprit le comte avec hauteur ; mais je vous répète que je tiens aujourd'hui plus que jamais à arriver de bonne heure, pour me placer de manière à bien entendre.... D'ailleurs, je ne vous presse pas de m'accompagner ; et j'aperçois des gens dont la société vous sera bien plus agréable que la mienne, ils vous font signe de venir et vous appellent. »

Ces choses se passaient par une magnifique matinée d'été, un dimanche ; la journée s'annonçait comme une fête ; le riant paysage que l'on traverse pour se rendre de Bade à Lichtenthal présente le coup d'œil pittoresque d'un jardin anglais. Les sombres allées, la colline boisée d'arbres verts, la prairie, le torrent, le vaste cottage hollandais qu'on appelle les *barns Stéphanie* ; plus loin, sur le coteau planté de vignes, une habitation anglo-chinoise, de fraîches fontaines sous les arbres, où des enfants vous offrent, dans de grands vases de cristal, une eau fraîche, salubre et limpide, sont autant d'attraits et d'ornements qui parent et animent cette belle campagne.

Au milieu de la route, on apercevait les cavalcades, les équipages, les calèches et les chars-à-bancs qui couraient au bruit des éclats de rire et

des chants, chargés d'une population jeune et enjouée jusqu'à la folie.

C'était dans un de ces turbulents équipages qu'était monté lestement Pommereuil, accueilli et fêté par deux jeunes femmes et deux jeunes cavaliers de tournure vive et admirablement disposés pour le plaisir.

Le comte vit partir son gai compagnon sans déplaisir; il éprouva même un mouvement de satisfaction semblable à celui d'un homme qui reprend sa liberté. Pommereuil s'était imposé à lui pour se frotter d'aristocratie; sa gaieté bruyante importunait la tristesse du comte, et il trouvait que ce gros garçon abusait des franchises des Eaux. Pommereuil s'était fait son commensal et lui coûtait fort cher; mais le comte eût volontiers dépensé le double de ce qu'il payait pour lui si l'on avait pu l'en débarrasser.

Bade, où ils se trouvaient tous deux depuis quelques semaines, était à l'époque de la saison où cette heureuse résidence reçoit l'élite des touristes et où toutes les aristocraties, celle du nom, de la fortune, du mérite, de l'intelligence et des beaux loisirs se réunissent dans son délicieux valon. Pommereuil, que le comte rencontrait en toute compagnie et dont on applaudissait les saillies, parvint à dérider le front sévère du jeune seigneur; celui-ci, déposant, sous cette impression qui le charmait, son flegme germanique, permit au *lustig* français de l'égayer. Il y avait huit jours qu'il s'était lassé de ce divertissement, et son bouffon lui déplaisait; mais Pommereuil tenait bon et ne voulait pas s'apercevoir de la mauvaise humeur qu'on lui témoignait.

Les parasites de cette espèce s'attachent fortement et sont le fléau des résidences thermales.

Le comte cheminait gravement et s'avancait vers Lichtenthal, pensif et morose; il n'accordait pas même un regard aux groupes de villageois qui se rendaient à la ville, et dont les costumes aux teintes vives et à la forme originale donnaient à la route qu'ils parcouraient un aspect chatoyant.

Pendant que notre rêveur s'approche de la petite église de Lichtenthal, nous ferons connaître cet endroit si célèbre parmi les sites des bords du Rhin, qui regardent de plus près et d'un œil de convoitise nos frontières d'Alsace.

Le petit hameau de Lichtenthal est situé au fond d'une vallée; son couvent et son église sont appuyés contre une haute montagne qu'on appelle le Cecilienberg, du nom de la dernière abbesse du couvent. Il est dans une position adorable.

Tous les dimanches, les plus jolies danseuses des splendides soirées de Bade et l'élite du salon de *Conversation* s'y rendent avec les grandes dames des Eaux. Les princesses de la famille régnante y font, dans le cours de chaque année, des visites nombreuses.

Les religieuses de ce couvent sont des Cisterien-

nes, qui suivent les règles sévères de l'ordre de Saint-Benoît.

L'ancienne église du couvent, dans laquelle reposent les cendres des ancêtres de la maison électorale de Bade, a été rétablie dans le style moyen âge, et se présente maintenant comme une sépulture d'une construction parfaite. Près de l'édifice religieux, et dans la cour du couvent, est la maison des orphelins, créée par le tailleur Schutz, dont la reconnaissance publique a pieusement conservé le nom.

Fondée en 1245 par les souverains du pays, cette abbaye fut achevée en 1248. Les règnes qui se succédèrent la dotèrent par leurs prodigalités; elle eut pour abbesses des personnes illustres et souveraines.

Lors de l'incendie du Palatinat, en 1689, le couvent fut sauvé des flammes par l'intercession d'une sœur qui avait servi chez le gouverneur de Haguenaue.

Le chef français fut touché par ce dévouement; il fit enlever les toitures à demi consumées, et le couvent fut épargné.

Lors de la suppression des couvents, celui de Lichtenthal fut épargné, parce que les restes des puissants seigneurs et maîtres de la contrée y sont déposés; on lui retira ses biens; mais une pension annuelle fut attribuée à chaque religieuse.

Les saintes filles de Lichtenthal appartiennent presque toutes aux grandes et nobles familles de l'Allemagne; elles sont, dit-on, au nombre de seize; les vœux qu'elles prononcent ne sont point personnels et se renouvellent librement de trois ans en trois ans. On assure qu'il est sans exemple qu'une de ces religieuses ait profité de cette indépendance.

II.

LE CHANT.

Le baron de Rosenberg avait été élevé avec beaucoup de sévérité; fils d'un comte dont le domaine était situé sur les frontières du Tyrol, il avait passé sa vie au milieu des montagnes, et, dès son enfance, il s'était habitué à cette voix de la nature, si grande, si puissante et si sonore, lorsque l'écho des montagnes en répète le bruit qui court répercuté de rocher en rocher. Le torrent, les cris des oiseaux, ceux des animaux et des pâtres, le vent qui s'engouffre dans des profondeurs immenses, le roulement de l'avalanche et les grands arbres, dont le feuillage frémit sous la tempête, étaient pour lui un concert majestueux. Lorsque, dans ces gigantesques accords, il entendait au loin la chanson de la jeune montagnarde, le son du cor du chasseur, ou bien les chants qui accompagnent, le soir, le retour du troupeau, les vocalises fraîches et perlées du rossignol, ce *nachtigall*, si cher aux affections germaniques, il écoutait ces mélodies avec transport.

Ses premières années, jusqu'à sa jeunesse, n'avaient connu d'autres plaisirs que ceux des longues promenades dans les gorges, sur les rocs et au sommet des monts. Dans ces courses, qui étaient ses seules récréations, il était accompagné par sa sœur, la douce et blonde Margaretha, dont la belle jeunesse s'épanouissait gracieuse et charmante comme les plantes saines et robustes de la montagne, au feuillage luxuriant et à la tige élancée.

Entre le frère et la sœur il n'y avait qu'un an de différence; Max était l'aîné; mais, dans les périls auxquels les exposait quelquefois leur imprudence, c'était Margaretha qui protégeait Max, le soutenait toujours et souvent le défendait. Ces deux enfants se ressemblaient beaucoup, sans qu'il y eût cependant entre eux une remarquable conformité de traits; mais ils avaient des indices certains de leur commune origine: leur blonde chevelure était le plus frappant de ces signes. Leurs penchants, leur cœur, leur âme, leurs sentiments et leurs idées, étaient les mêmes. Que l'on juge de la force de l'affection qui les unissait!

Dans le manoir, Max était soumis aux rudes exercices qui devaient le préparer aux fatigues et aux devoirs du service militaire. La faiblesse de son organisation le rendait peu propre à ce travail pénible, et son père le châtiât comme si cette débilité était une désobéissance.

Quant à Margaretha, elle était sous le joug d'une gouvernante attachée jadis à la cour d'une petite principauté qui lui enseignait le blason et la formait à l'étiquette.

Les deux enfants n'avaient de bons moments que ceux qu'ils passaient ensemble. Alors, après de lointaines excursions, ils s'asseyaient sur la saillie d'un roc élevé, et de là ils contemplaient le vaste et grand spectacle qui s'offrait à leurs yeux. Ils élevaient d'abord leurs pensées vers Dieu, puis ils se vengeaient par de malicieux propos des tortures qu'on infligeait à leur corps et à leur esprit; ils se racontaient l'un à l'autre les légendes des endroits qu'ils apercevaient. Ensuite ils chantaient ensemble; tous deux étaient fort habiles à exécuter ces cantilènes gutturales et harmoniques dont les enfants du Tyrol ont le merveilleux secret. Margaretha surtout avait une prodigieuse souplesse de gosier. Quelques oiseaux qu'élevait Max, quelques fleurs que cultivait sa sœur, étaient toutes leurs joies.

Ces souvenirs de l'enfance avaient laissé dans le cœur du jeune homme des traces et des impressions qui ne s'effacèrent point durant toute sa vie.

Un jour, il y eut une grande tristesse dans le vieux castel.

Le comte avait fait mander son fils en présence du chapelain, de meinherr l'intendant, de Margaretha et de sa gouvernante; il lui avait signifié que le moment de commencer sa carrière était venu, et que demain, au point du jour, il parti-

rait du château pour Insprück sous la conduite de Hans, le plus ancien des serviteurs de la famille, qui lui remettrait, dans cette ville, les instructions qu'il devait suivre et ce qui était nécessaire pour son voyage.

Le comte, après cette signification, se retira brusquement, comme pour éviter l'émotion des adieux, dont il craignait l'attendrissement.

Le reste du jour se passa tout entier entre le frère et la sœur, et ils profitèrent de la liberté que leur laissaient les préparatifs pour aller à leurs promenades accoutumées. Ils avaient un lieu favori qu'ils appelaient l'*Oratoire*: dans un creux de rocher était construit, de leurs mains, un petit autel, avec une croix formée par deux branches d'arbre, puis paré de mousse, de fleurs, de coquilles et des plus beaux cailloux qu'ils avaient trouvés; la petite chapelle se trouva achevée. Ils l'avaient mise sous l'invocation de sainte Hélène, la patronne de leur mère, qu'ils n'avaient point connue et dont ils parlaient souvent.

Max n'avait qu'un an lorsque la comtesse mourut en mettant au monde Margaretha.

Là, les pauvres enfants s'affligeaient en pensant qu'ils allaient se quitter. Le baron avait dix-sept ans, sa sœur en avait seize; mais, pour eux, l'enfance s'était prolongée dans une heureuse candeur.

Après avoir pleuré, ils prièrent, et ce fut alors que le chant qui sortit de leur cœur monta suave et pur vers le ciel; c'était un hymne de tendre et pieuse adoration, comme les cantiques des anges.

Leurs voix unies vibraient retentissantes avec un éclat plein d'une mélodie touchante et d'une sainte harmonie. Margaretha surtout, par ses accents pénétrants, dominait tous les bruits de la montagne et se faisait entendre au loin. Il y eut des instants où Max s'arrêtait et laissait la mesure interrompue pour écouter avec ravissement cette voix dont le charme saisissant allait troubler son cœur.

Ils revinrent consolés et fortifiés; mais, pour Max, la mémoire de cette matinée passée à l'*Oratoire* fut impérissable.

Le lendemain, à l'heure du départ, Margaretha obtint de dame Galande, l'austère gouvernante, d'aller avec son frère jusqu'à Insprück, où ils se séparèrent avec de douloureux déchirements. Chacun d'eux, l'un sans l'autre, se croyait seul au monde.

III.

UNE VOIX.

Avant de quitter Max pour retourner au château de Rosenberg, Hans lui remit deux lettres. Dans la première, le comte recommandait son fils à un feld-maréchal, son ancien compagnon d'armes; dans la seconde, il ouvrait au baron de Rosenberg, sur un banquier de Vienne, un crédit

annuel qui représentait les revenus de la fortune de sa mère. En même temps, Hans montrait à Max un coffret qui contenait en or la somme de la première année de cette pension.

Margaretha et le vieux et fidèle serviteur qui avait reçu les deux enfants à leur naissance adressèrent les derniers adieux à celui qui s'éloignait avec de nouvelles et poignantes souffrances.

L'existence de Max n'eut rien de remarquable, il était sans ambition et vivait fort retiré. Pour ne pas contrarier la volonté de son père, il avait accepté une profession qu'il n'aimait pas et à laquelle il ne se croyait point propre. Placé comme officier dans un régiment de la garde de l'empereur, il se montra exact à remplir son devoir et appliqué à faire respecter la discipline. Son instruction, celle qu'il acquit depuis son entrée au corps, son zèle et sa conduite ferme et réglée, lui assignèrent un rang distingué. Son nom, dont il soutenait noblement l'honneur, et sa position indépendante, le poussèrent tout naturellement aux grades supérieurs, et à vingt-trois ans, après six ans de service, il était major d'un des plus beaux régiments de l'armée.

Cet avancement ne l'éblouit pas; Max conserva la simplicité de ses mœurs, il fuyait le monde et se réfugiait dans la retraite. La haute société de Vienne ne comprenait rien à cette froideur et à cet éloignement du bel officier qui résistait à toutes les séductions. Max se vit bientôt l'objet de la curiosité générale; on voulait deviner le mystère de cette existence, qui était si contraire aux goûts habituels de son âge.

Il visita, presque sans s'en apercevoir, toutes les garnisons de l'Autriche, de la Hongrie, de la Bohême et des autres États allemands. Les villes d'Italie, qu'il habita presque toutes pendant son séjour militaire dans cette contrée, ne le trouvèrent sensible qu'aux délices de leurs habitudes musicales.

Sept ans s'étaient écoulés depuis son entrée au service, lorsqu'il apprit à Venise la mort de son père. Ce fut Hans qui lui apporta cette nouvelle. Le comte était si sévère sur le chapitre de la discipline militaire, qu'il n'avait pas voulu qu'on avertît son fils de sa maladie, afin qu'il ne s'absentât pas de son drapeau. Le comte de Rosenberg était un homme des siècles où l'on passait sa vie sous l'armure, et rigide comme le fer dont son bras s'était armé pour sa patrie.

Hans avait raconté au baron que le manoir lui appartenait, avec les terres, les biens, les droits et les fiefs qui en dépendaient; le comte avait tout laissé en bon ordre, et les vassaux espéraient que leur jeune seigneur viendrait demeurer au milieu d'eux.

L'idée de ce projet semblait sourire à l'imagination du baron, lorsqu'après avoir réfléchi pendant quelques instants il adressa à Hans, avec une

anxiété qu'il ne pouvait contenir, cette question :

« Et Margaretha?... Qu'est devenue Margaretha? comment n'as-tu pas une lettre de ma sœur?

— Monsieur le comte... » reprit Hans.

Ce titre, qu'on lui donnait pour la première fois et qui lui rappelait la mort de son père, fit tressaillir le baron.

Hans répéta sans s'émouvoir :

« Monsieur le comte, à la mort de votre père, il y avait déjà un an que mademoiselle votre sœur n'était plus au château.

— Que dis-tu?

— Sa tante, la margrave d'Anspach, était venue la chercher pour l'emmener dans un couvent.

— On lui a donc fait violence? s'écria Max.

— Non, monseigneur : depuis votre départ, mademoiselle tomba dans une tristesse que rien ne put dissiper; elle demanda elle-même à entrer au couvent. Votre père essaya long-temps de lutter contre cette résolution; enfin il fallut céder.

— Pauvre Margaretha! »

Le vieux domestique fut congédié, et le comte renonça à rentrer dans Rosenberg, dont il craignait les souvenirs et les émotions, et il prit le parti de courir le monde, afin d'y chercher des distractions à sa douleur... La résolution prise par sa sœur l'avait violemment affligé.

Il parcourut tous les lieux dont il entendait vanter les délices; il arriva ainsi, deux ans après la mort de son père, et d'ennui en ennui, jusqu'à Bade, où il s'était heurté contre le gros rire de Pommereuil.

Il cherchait en vain des distractions à ses peines, lorsqu'une circonstance tout à fait inattendue vint l'arracher à l'oisiveté morale qui le désolait.

(La suite à un prochain numéro.)

EUGÈNE BRIFFAULT.

Causeries.

*. Dernièrement les bords du Rhin étaient en émoi : on avait éprouvé les secousses d'un tremblement de terre à Cologne. Le tapis vert de Bade avait oscillé; un des croupiers avait senti le râteau trembler dans sa main.

Aussitôt les baigneurs de s'enfuir. Il n'était resté à Hombourg qu'un joueur et les banquiers.

Je vous laisse à penser le désespoir des touristes. Il y a des gens qui ne peuvent vivre sans parcourir une fois par an les bords du Rhin; il faut qu'ils voient le dôme de Cologne pour se bien porter tout le reste de l'année. Qu'allons-nous devenir? se disaient les malheureux touristes : les bords du Rhin vont être engloutis un de ces jours, on verra un gouffre béant à la place où s'élevait la table d'hôte de l'Hôtel du Cygne à Mayence; le Rhin lui-même, chanté par Victor Hugo et André Delrieu, ne sera plus qu'un lac de bitume. Où porterons-nous nos pas errants, notre casquette et notre sac de nuit?

Heureusement il leur restait l'Italie.

Hélas! cet autre touriste, qui s'appelle le tremblement de terre, y est déjà. L'autre jour, les habitants de Pise,

en se levant, se sont aperçus que leur tour, qui penchait à gauche, avait été retournée pendant la nuit, et penchait à droite. Alors les Pisans se souvinrent qu'ils avaient senti vaciller leur lit entre une heure et une heure cinq minutes du matin. Déjà les vieilles portières s'étaient confiées mutuellement qu'elles avaient rêvé escarpolette.

Pise envoya demander des nouvelles de sa voisine Livourne. En chemin, les émissaires rencontrèrent Livourne qui abandonnait ses murs et venait se réfugier à Pise.

Il faut convenir que ceci devient sérieux.

Que le tremblement de terre engloutisse Sodome, Gomorrhe, cela nous touche peu; qu'il fasse disparaître des villes plus ou moins inconnues au fond de l'Asie; que de temps en temps même il écorne un peu Lisbonne, nous le voulons bien!

Mais qu'il s'en prenne à Pise ou à Florence, halte là! Le Campo-Santo, la Tour-Penchée, le Campanile, le Baptistère sont des choses sacrées. La galerie de Florence ne doit pas être engloutie.

Heureusement, le tremblement de terre, quoi qu'il fasse, ne parviendra pas à se naturaliser en Europe. L'Académie des sciences est là pour l'en empêcher. Le docteur Payerne a déjà inventé un bateau sous-terrestre pour aller saisir le tremblement de terre et lui administrer la dose d'opium nécessaire pour calmer ses nerfs.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que ni l'Etna ni le Vésuve ne donnent signe de vie. Ils ne fument même plus leur cigare du matin et du soir. Est-ce que par hasard les volcans auraient donné leur démission?

* * * Quand on fait tant que de se lancer dans la réforme des abus, il ne faut pas s'arrêter à moitié chemin.

C'est précisément ce qui vient d'arriver aux baigneurs de Marienbad; ils tenaient le loup par les oreilles et ils l'ont laissé fuir. Que voulez-vous attendre de buveurs d'eau?

Ces baigneurs de Marienbad se sont réunis, comme chacun sait, en société de non-salutationnistes. Les statuts portent que tout membre qui sera surpris levant son chapeau à quelqu'un, même à une dame, sera condamné à une amende, et rayé du tableau à la troisième infraction au règlement.

Voilà qui est bien, même très-bien: mais cela ne suffit pas; l'hydre des abus a bien d'autres têtes à couper.

Vous supprimez le coup de chapeau, cette odieuse vexation, cette absurde tyrannie, bravo! Mais le salut, messieurs, le salut, vous le conservez implicitement, car vous n'avez pas placé en tête de vos statuts: Société des non-salutationnistes avec le chapeau ou la casquette, ou le bonnet, enfin de quelque manière que ce puisse être.

Le salut est inutile. A qui fait-il plaisir: à celui qui salue ou à celui qui est salué?

De plus, le salut est une cause perpétuelle de querelles, d'animosités, de haines particulières. J'ai rencontré un tel, il ne m'a pas salué, c'est un drôle.

Voilà trois fois que * * * ne me rend pas mon salut, il faut que nous ayons une explication.

Le plus court est, dans ces cas-là, de dire: « Je suis myope, » et de porter un lorgnon d'écaïlle dans l'œil. On sait que le lorgnon d'écaïlle indique clairement qu'on ne reconnaît personne dans la rue, qu'on veut marcher incognito.

La suppression du salut amenait directement la suppression du: Bonjour, comment vous portez-vous? et tout ce qui s'ensuit: Pas mal et vous? Assez bien. J'en suis charmé, et madame votre épouse? etc., etc., etc.

Un membre de la Société de statistique a calculé que cette formalité nous prenait chaque jour environ une demi-heure de temps, ce qui fait trois heures par semaine ou douze heures par mois. De calculs en calculs, ce statisticien est parvenu à démontrer que, sur une vie de soixante années, une moyenne de trois ans était employée à dire: Bonjour, comment vous portez-vous?

Joignez à cela un an pour le: Comment avez-vous passé

la nuit? un an pour le: Avez-vous fait un bon voyage? un an pour le: Mille choses agréables chez vous. — Je n'y manquerai pas, et une foule d'autres années pour les autres civilités, vous verrez, en défalquant le temps où l'on dort, celui où l'on fait des articles, celui que l'on passe à s'écrier: Sapristi, quel temps! que l'homme ne vit peut-être pas six mois.

En présence de pareils calculs, je ne conçois pas que la société de Marienbad se soit contentée d'une réforme qui ne porte que sur les chapeaux. Sans doute c'est déjà quelque chose, mais il reste tant à faire!

Quant à moi, je me suis érigé en Société, je me suis publié mes statuts, et je les ai adoptés à l'unanimité. Ces statuts consistent en trois points: ne plus saluer, ne plus demander comment on se porte, ne faire de compliments à personne; de plus, j'ai fait vœu de demander raison au premier individu qui osera me dire: Comment va l'état de votre santé? Cette formule me porte sur les nerfs, il faut la supprimer avant toutes les autres.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

VAUDEVILLE. — *Les Chansons populaires de la France.* — Quel cadre charmant! quelle heureuse idée! M. Clairville a trouvé moyen de nous montrer tous ces types de la gaieté et de la verve françaises! Voici d'abord Dagobert l'aïeul, le père, le patriarche de la chanson; puis le sentimental Sylvandre; puis Fanfan-la-Tulipe, le gai, le hardi Fanfan, et M. Denis et Cadet-Roussel, le gigantesque, le pyramidal, l'immortel Cadet-Roussel.

Place! place! la Chanson s'avance, la Chanson sous les traits piquants de mademoiselle Géraldine, la débutante. C'est bien ainsi que je me l'étais figurée. L'air hardi, la démarche libre, l'œil vif et ouvert; le port d'une reine, la taille d'une grisette: Sémiramis et Frétilton. Autour de la Chanson se groupent les Chansonnettes, les Complaintes et même la Romance. Ecoutez la charmante et blonde Fanchon qui n'était certes pas aussi jolie que madame Doche; pleurez au récit des infortunes de la mère Michel qui a perdu son chat.

A tous ces personnages que tout le monde connaît, que tout le monde aime, M. Clairville a donné des rôles vifs, piquants, spirituels, pleins de verve, d'entrain, d'animation. Il ne faut pas plaisanter quand on s'attaque aux types populaires.

M. Scribe, quand il fut reçu à l'Académie, fit un discours sur l'histoire de la chanson en France. Ma foi, j'aime mieux le vaudeville de M. Clairville; c'est la chanson elle-même qui me fredonne son histoire, je l'entends, je lui parle, je lui crie: Bravo.

C'est là un légitime, un populaire triomphe pour M. Clairville et pour le Vaudeville.

* * * On annonce que l'engagement d'Alizard à l'Opéra est de quatre années; il commencera le 1^{er} mai prochain, ou auparavant si la direction en témoigne le désir. — C'est M. Coralli père qui est l'auteur du ballet intitulé *la Taitienne*. — Nous apprenons que l'état de santé de M. Habeneck s'améliore sensiblement; l'habile chef d'orchestre est entré en convalescence. — A son passage à Paris pour retourner de Londres à Naples, mademoiselle Louise Taglioni donnera, dit-on, trois représentations sur la scène de la rue Lepelletier. — Par suite d'une indisposition, Saint-Denis ne rentrera que dans quelques jours. C'est toujours dans le rôle d'Asthor, de *la Lucie*, que nous devons le revoir.

* * * Les peintres se sont engagés à livrer le 15 novembre, au théâtre Montpensier, toutes les décorations du drame de *Monte-Cristo*, afin que les répétitions de cet

ouvrage puissent être faites sans interruption. Les peintures de la salle se préparent dans des ateliers particuliers. La cage du théâtre est à peu près achevée en ce moment. Presque tous les pensionnaires de la nouvelle troupe ont fait partie des différents théâtres de Paris. Quelques-uns viennent des départements, mais c'est le petit nombre.

* On répète à la Porte-Saint-Martin, sous le titre de *Chabert-le-Balafré*, un petit acte que l'on dit charmant et qu'on attribue au spirituel M. Jacques Arago et à M. Guérault. *Le Couvent de Tonnington*, repris la semaine

dernière pour le public du dimanche, a obtenu un très-grand succès. — *La Juive de Constantine*, que l'on prépare pour le jour encore éloigné où *le Docteur noir* quittera l'affiche, est, dit-on, un drame d'un intérêt saisissant. Il a été inspiré aux auteurs, MM. Théophile Gautier et Noël Parfait, par le récit d'une anecdote lugubre et authentique, bien entendu que l'anecdote n'est pas la pièce elle-même, et n'en a fourni que l'idée. C'est à Constantine même qu'elle a été racontée aux auteurs; ils demandaient un renseignement, on leur a donné un drame.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Sous vent 4 perce aveugle sur les dés, faucon, 46, enfant leurre maire, sas, buse en corbeau, couple, U.
(Souvent un père s'aveugle sur les défauts qu'ont ses enfants, leur mère s'abuse encore beaucoup plus.)

Château-Rouge. C'est aussi bien par l'éclat que par la variété de ses fêtes que le bel établissement du Château-Rouge se distingue. Jeudi a eu lieu la **GRANDE FÊTE DU RHAMAZAN**. Cette soirée a réalisé les merveilles des Mille et Une Nuits. La principale pièce du feu d'artifice par Ruggieri représentait la **MOSQUÉE DE SOLIMANJED**; 420 musiciens divisés en deux orchestres, l'un de danse, l'autre d'harmonie militaire, avec 50 nouveaux instruments d'Ad. SAX, ont joué tour à tour des quadrilles et des fanfares, des polkas et des sérénades. — Prix d'entrée : 5 francs pour un cavalier et une dame; billets pris à l'avance chez tous les marchands de musique : 3 fr. 50 c.; une dame seule, 4 franc.

Crème du Liban. Ce nouveau Cosmétique est d'une efficacité incontestable contre les rougeurs, aspérités, taches de rousseur, et surtout contre les rides précoces, qu'il efface complètement. Il remplace avec une grande supériorité le blanc et toutes les préparations en usage sans en avoir les défauts; il donne et conserve au teint l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse. Chez madame Albert, rue Choiseul, 4.

Mantelets, Visites, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

Chaussures d'hommes. BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

Confection de Robes M^{me} V^e INGER, née OLMER, boulevard Montmartre, 4.

Albums POUR LA Campagne. Rien n'est plus agréable à la campagne, les jours de mauvais temps et les soirs, que ces Albums comiques ou intéressants qui occupent toute la société. Cette mode, la plus générale dans le monde élégant, n'est donc pas seulement une fantaisie, c'est une coutume sage et utile. — On trouve chez Aubert, place de la Bourse, des Albums de tous prix, depuis 5 francs le volume et même moins jusqu'aux prix les plus élevés.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.